

BUREAUX : RUE NAÏN.

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 20 centimes la ligne RÉCLAMES: 25 centimes — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez M. Reboix, directeur du journal, rue Naïn, 7; à Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; à Paris, chez MM. Havas, Laffitte-Boullier, 2, place de la Bourse; à Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 17, 7 02, 8 12, 9 48, 11 37, m., 12 26, 1 54, 3 42, 5 11, 6 45, 7 58, 9 26, 11 11, s. — Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 08, 8 48, 10 18, 11 28, m., 1 15, 2 46, 4 58, 5 38, 6 13, 7 02, 11 31, s. — Lille à Roubaix, 5 20, 6 50, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 40, 5 20, 7 55, 10 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 10, 6 53, 8 03, 9 41, 11 28, 12 17, 1 47, 3 33, 5 02, 6 06, 7 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 42, 7 53, 9 21, 11 18, 12 05, 8 31, 4 50, 5 57, 7 40, 9 40

BOURSE DE PARIS

DU 9 JUILLET

3 0/0.....	56 40
4 1/2.....	82 ..
Emprunt 1871.....	90 90
Emprunt 1872.....	91 75

DU 10 JUILLET

3 0/0.....	56 50
4 1/2.....	81 75
Emprunt 1871.....	90 92 1/2
Emprunt 1872.....	91 80

ROUBAIX, 10 JUILLET 1873

LETTRÉ DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 9 juillet.

Les fêtes en l'honneur du schah de Perse ont décidément beaucoup de bonheur en France. La fête d'hier soir à Versailles a été féerique, sans être troublée par aucun incident. Tout avait été organisé avec beaucoup d'art; illuminations, feux d'artifices et de Bengale, musique militaire, cors de chasse dans les lointains du parc, avec ses splendides perspectives. Aucun détail n'a manqué. Pour comble de bonheur, un orage a éclaté sur Paris, en s'éloignant de Versailles, tout juste au moment de la fête. Le public était tout entier livré à ses distractions; aucun cri n'a été poussé, même pas celui de la république par quelques-uns des électeurs et compères de M. Barthélemy St-Hilaire, député de Seine-et-Oise. Les chemins de fer de l'Ouest n'ont pas transporté moins de quatre-vingt mille visiteurs à Versailles. Les derniers ont pu rentrer à Paris à deux heures du matin.

Le schah a reçu aujourd'hui les membres du corps diplomatique, puis il est allé visiter le panorama du siège de Paris dans les Champs-Élysées; une musique militaire a joué pendant tout le temps que Nasser-Ed Din est resté à contempler le tableau de M. Philippoteaux.

Il y a eu, ce matin, à Versailles, un conseil des ministres important dans lequel, dit-on, M. Magne a exposé son plan financier pour la révision du budget Thiers-Léon Say; l'abandon de plusieurs des impôts sur lesquels était basé ce budget, la proposition de nouveaux impôts, et enfin un ensemble d'économies à réaliser dans les divers ministères. Si ce plan financier est adopté par les ministres, il sera soumis, vendredi prochain, par M. Magne, à la commission du budget.

Les lettres de Rome font connaître que la santé du pape est merveilleuse. Elle a résisté à la fatigue des innombrables audiences qu'il a données à l'occasion de l'anniversaire de son exaltation.

Si rien ne survient, et si toutes les pièces qu'on attend, surtout de France, arrivent à temps, le souverain pontife pourvoiera de pasteurs, le 10 courant, les diocèses actuellement vacants.

Le gouvernement et les ministres ont remarqué que le Schah, hier, pour le grand dîner officiel dans la galerie des

glaces, à Versailles, s'était mis en petite tenue.

Le nonce du Pape, pour éviter l'incident qui s'est produit à Bruxelles, avait eu soin d'envoyer, comme doyen du corps diplomatique, une invitation à M. Nigra, le ministre de la révolution italienne.

Il est question de tentatives qui seraient faites par le duc d'Audiffret-Pasquier pour rapprocher le centre droit du gauche, tentatives vainement faites déjà par M. Casimir Périer. Si la nouvelle relative à M. d'Audiffret est exacte, il n'aura pas plus de succès.

On annonce une interpellation, pour la séance de vendredi, de M. Le Royer au sujet du nouveau conflit entre le préfet de Lyon et les conseillers municipaux.

P. S. — Les séances de l'assemblée étant suspendues, la bourse très-peu fréquentée et les ministères devant être fermés pour la revue du Schah, je ne vous écrirai pas demain.

DE SAINTCHÉRON.

LETTRÉ DE VERSAILLES

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Versailles 9 juillet.

Je ne peux vous parler que des fêtes d'hier, il n'y a pas autre chose dans le monde politique.

A 4 h. 1/4 Sa M. le Schah de Perse entrain dans l'avenue de Paris. Le cortège parti de Paris à 2 heures et 1/2, se composait de neuf voitures, les deux premières attelées en grande poste à la Daumont. Au pont de Sèvres, l'escorte de gendarmerie s'est repliée et le 7^e régiment de dragons a pris sa place jusqu'à Versailles.

Le Schah s'est rendu d'abord au palais chez le Président de l'Assemblée qui l'a reçu entouré du bureau et d'un assez grand nombre de députés. Le Schah, voyant le général Martin des Pallières en costume à cru voir en lui le personnage principal: il ne concevait pas comment le plus haut placé dans la hiérarchie gouvernementale, pouvait être un monsieur en habit noir sans décorations. Mais il a bien vite compris la situation de M. Buffet. Il lui a demandé d'abord s'il lui serait permis de visiter un jour le palais en détail, sans appareil et sans suite. Le président répondit que le Palais était à la disposition de S. M.

Je voudrais, continua le Schah, assister à une séance de l'Assemblée — M. Buffet s'empressa d'annoncer que l'Assemblée discuterait lundi la loi militaire. S. M. Persane a promis d'y venir. Elle s'informa ensuite du nombre des membres de l'Assemblée souveraine. — Sept cent trente quatre répondit le Schah. Le Schah répliqua l'extérieurement en français; beaucoup doit être difficile.

Après la visite à M. Buffet, le cortège redescendit l'avenue de Paris, entre un double cordon de troupes de ligne jusqu'à l'hôtel de la présidence. La visite fut très-courte, et se borna presque en présentations.

Néanmoins, S. M. a témoigné avec une grande vivacité la satisfaction que

lui avait causé l'accueil de la nation française, depuis Cherbourg et Caen jusqu'à Paris, où l'a été une foule immense, et depuis Paris jusqu'à Versailles où l'attendait une réunion si brillante.

Partout, il a rencontré une hospitalité et des sentiments qui l'ont profondément touché.

Immédiatement après, le Schah s'est rendu dans les appartements du Vice-Président du Conseil, puis, accompagné du maréchal de Mac-Mahon, il a parcouru en voiture le parc où jouaient les grands eaux. A plusieurs reprises, S. M. est descendu de voiture pour examiner de plus près les merveilles qui se déroulaient sous ses yeux et qui devaient lui rappeler celle que prête la légende à l'antique Cité des Califes. Le célèbre bosquet d'Apollon l'a surtout frappé; il a voulu voir et toucher les différents groupes qu'anima le ciseau de Girardon.

Le cortège revient alors au Palais. A l'entrée de l'escalier de marbre, le vestibule est jonché de fleurs et d'immenses corbeilles garnissent les rampes de l'escalier. La statue de Louis XIV enfant, est surtout entourée d'arbustes et de plantes rares.

Au premier étage, on traverse au milieu des députés, des généraux et des personnages de tout rang, l'immense Salle du Sacre. C'est là qu'a lieu la réception. Puis, avant le banquet, le maréchal introduit le Schah, le grand Vizir et les princes dans un petit appartement où le Schah fait les ablutions que, suivant la loi mahométane, il ne manque jamais de pratiquer avant le repas.

On se rend ensuite au banquet.

Le couvert est dressé dans la merveilleuse galerie des glaces. A part les trois fenêtres du centre, toutes les ouvertures sont hermétiquement bouchées et forment glaces: six sept lustres de cristal, suspendus par des chaînes de fleurs d'innombrables girandoles, chargées de milliers de bougies, éclairent la salle. La table a offert point les symphonies britanniques. Au bout de la vaisselle d'or massif, le surtout est de simple argent; mais l'élégance en est irréprochable et la galerie des glaces est unique au monde.

A droite de S. M. le schah, a pris place le président de l'Assemblée nationale; en face de lui le président de la République; à sa gauche le vice-président du Conseil. Les autres convives étaient quinze dignitaires de la cour de Perse, dont je m'abstiens de vous citer les noms: puis les ministres; les vice-présidents, les secrétaires et les questeurs de l'Assemblée; les présidents et les secrétaires des quinze bureaux, les présidents des principales commissions de quelques autres députés; ensuite le vice-président et les présidents de sections du conseil d'Etat; les premiers présidents et procureurs généraux de la Cour de cassation de la Cour des comptes; de la Cour d'appel de Paris; le président du tribunal civil de la Seine et le procureur de la République; le président du tribunal civil de Versailles et le procureur de la République, le président du tribunal de Commerce de la Seine, le maréchal Can-

robert, le commandant en chef de l'armée de Versailles gouverneur de Paris.

Le grand Chancelier de la Légion d'honneur; le gouverneur des Invalides; les généraux commandant le 1^{er}, le 2^e, le 4^e, le 5^e et 7^e corps d'armée; les généraux Montauban, comte de Palikao, Deligny, Lebrun, Princeteau, Appert, Hartung, comte Pajols, les colonels d'Abzac et Charreyron, le commandant Favrot, les vice-amiraux comte de Gueydon, et Jurien de la Gravière, MM. le général Le Flô, Bourée, comte de Sartiques, Mellinet, baron Billing, le préfet de la Seine, le préfet de police, le préfet de Seine-et-Oise, le président du Conseil municipal de Paris, le maire de Versailles, le président, le vice-président, le secrétaire du bureau de l'Institut; le secrétaire général de la présidence de l'Assemblée; les secrétaires généraux des ministères de la justice, des finances, des travaux publics de l'agriculture et du commerce; les directeurs généraux des chemins de fer; les chefs d'état-major général du ministre de la guerre et du ministre de la marine, les chefs du cabinet de l'Assemblée Nationale du Président de la République, du ministre des affaires étrangères et du ministre de l'Instruction publique; M. Feuillet de Coches, Alphaud, directeur des travaux de Paris, de Cardillac, Pierard directeur, et Albert Leroux, administrateur de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, les barons de Sarret et Scherer.

Pendant le dîner la foule se précipitait innombrable, au moins deux cent mille personnes, autour du bassin de Neptune et dans les allées latérales. A dix heures moins quelques minutes le schah montait en voiture et pensait retourner à Paris, mais à la hauteur du boulevard de la Reine, le maréchal le pria de descendre et ayant franchi un petit escalier, il se trouva au milieu d'une immense estrade en face de la pièce d'eau, entouré d'une colonnade de verres éclairés. Les ondes de la lumière électrique enveloppaient tout de reflets éblouissants.

Un orchestre placé sur une île de verdure au milieu du bassin fait retentir l'hymne Persan, les eaux jaillirent de toutes parts et retombent en cascades, les fusées et les pièces d'artifice éclatent dans l'eau, autour du bassin semblent sortir de tous les vases et du milieu des jets eux-mêmes, puis les feux de bengale colorent en vert les jets, les herbes et les nappes, au milieu d'une énorme pièce d'artifice sort soudain en traits de feu, les armes de Perse, le Lion et le Soleil, un immense bouquet de fusées éclate et laisse voir ensuite tous les bosquets embrasés à la lumière verte.

Les grandes eaux de Versailles n'ont pas de rivales, aussi le schah ne revenait-il pas de ces merveilles. Il est revenu à Paris très-vivement impressionné des splendeurs accumulées de notre vieille monarchie.

La foule était dans l'enthousiasme elle a crié plusieurs fois vive Mac-Mahon. Pour moi je suis de l'avis du duc de Bisaccia: Nous ressemblons aux grenouilles qui demandent un roi.

L'impôt sur les tissus

Nous lisons ce qui suit dans l'Assemblée nationale, auxquels nous laissons la responsabilité de ses appréciations:

Nous avons cité hier quelques articles de la loi qui établissait, aux Etats-Unis, l'impôt sur les tissus, et qu'il a fallu abroger, sans qu'elle ait produit d'autres résultats que de favoriser la fraude et l'espionnage. Cependant, le conseil supérieur de l'industrie, de l'agriculture et du commerce vient d'adopter le principe, en laissant au gouvernement le soin de faire les études préalables nécessaires pour en assurer le recouvrement.

La commission spéciale du conseil supérieur évaluée à 60 millions le produit du droit intérieur d'accise, de 5 0/0, sur les tissus. Elle demande que ce droit soit perçu au moment où le produit reçoit sa forme dernière et va passer dans la consommation; un droit compensateur équivalent sera perçu à l'importation sur les produits similaires étrangers, sans faculté d'entrepôts. De plus, il sera appliqué sans forme de droit spécifique à certaines catégories.

Admettons que la théorie du conseil soit juste, et qu'après avoir surimposé l'alimentation et le logement, on ait davantage à prélever encore 5 0/0 sur le vêtement, dont le prix de vente se ressent déjà de toutes ces charges qui grevent la production et la fabrication. Comment percevoir ce droit d'accise, conformément aux vœux de la commission, en réprimant la fraude avec sévérité, mais sans gêner le commerce loyal par des surveillances exagérées? Il est facile de poser ainsi les conditions du problème; il nous paraît impossible de le résoudre.

Nous connaissons trois systèmes différents, plus ou moins applicables au recouvrement de l'impôt sur les tissus; chacun présente, dans la pratique, des inconvénients et des difficultés sans nombre. Le premier consiste à timbrer tous les produits, à mesure qu'ils entrent dans la consommation; chaque pièce de tissu devra n'être livrée au marchand de détail que revêtue d'une marque qui en spécifie les dimensions et qui constate le paiement du droit d'accise.

On voit, sans qu'il soit besoin d'insister, quels frais, quelle lenteur, quelles difficultés occasionnerait le mètreage des tissus, soit en fabrique, soit chez les marchands au détail. Il faudrait des vérifications à l'infini, des inspections, des contrôles dans toutes les localités, grandes et petites, où il se trouve une boutique de drapier ou de vendeur d'étoffes quelconques. Il faudrait une armée d'employés, et malgré tout, la fraude aurait beau jeu.

L'exercice des fabricants exigera le même nombre d'agents vérificateurs investis du droit de verbaliser. Ce serait une nouvelle régie des vins et des alcools, avec cette différence que la fabrication de certains tissus, étant extrêmement divisée et tendant à se répandre de plus en plus dans les villages, ce qui est un bien social, aurait besoin, pour

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 11 JUILLET 1873

— 36 —

LE

BAPTÊME DU SANG

PREMIÈRE PARTIE

XXVII — (Suite)

— Ma fille ! s'écria Catherine en saisissant le bras de son mari, où est ma fille ?

— Tu n'as plus de fille ! répondit Jacques, à voix basse.

— Quoi ! morte, mon enfant?... Mortel elle est morte ! Oh ! mon Dieu !

— Ouf... morte pour nous !

La malheureuse mère s'appuya contre la muraille pour ne pas tomber. Ses jambes s'en allaient.

Il la ramena presque de force dans la maison.

Catherine se laissa aller sur une chaise, et cacha sa tête dans ses deux mains. Elle était accablée de honte et de douleur, et n'osait même plus lever les yeux sur son mari. Quels reproches n'avait-il pas le droit de lui adresser ?

Mille symptômes qui ne pouvaient tromper une femme l'avaient depuis longtemps avertie, et elle s'était toujours refusée à l'évidence, avec une injustifiable obstination, comme si elle eût

mieux aimé compter sur le renversement des lois de la nature que d'accepter ainsi le déshonneur de son enfant. Comme amour maternel, cela pouvait être sublime; mais, comme intelligence pratique de la vie, c'était tout simplement absurde.

Le coup qui le frappait avec une si irrésistible violence tuait tout à la fois ses croyances et ses tendresses. Sa fille avait forfait à l'honneur, et sa femme avait trahi la vérité !

On eût dit qu'une de ces tempêtes qui bouleversent la nature jusque dans ses profondeurs venait de s'abattre sur lui. Le vieux chêne était frappé dans sa racine. Aucun printemps, désormais, ne lui rendrait plus ni sève ni verdure.

Il releva enfin sa tête, qu'il avait tenue longtemps baissée sur sa poitrine, et, sans adresser un seul mot de reproche à sa femme, qu'il savait assez malheureuse déjà, — sans qu'on pût apercevoir sur son visage une seule de ses larmes, — qui coulaient en dedans comme le sang des blessures mortelles, d'une voix sans vibration, mais qui paraissait calme :

— J'ai, dit-il, des ouvriers au champ Dolent, tu sais que c'est assez loin d'ici ! il faut que j'aille leur donner leur tâche.

— Ah ! Jacques ! s'écria la pauvre femme, comment peux-tu partir ainsi ?

— Eh ! comment veux-tu donc que je parte ? fit Jacques en la prenant par les poignets, et en l'attirant à la fenêtre, dont

la vitre épaisse blanchissait des premières lueurs du jour.

Catherine le regarda.

De grandes plaques rouges marbraient ses joues pâles, comme si le sang eût cessé, par places, de couler sous sa peau; ses yeux secs paraissaient brûlants.

Elle comprit à quel point il souffrait.

— Oh ! pardonne-moi ! pardonne-moi, s'écria-t-elle en prenant ses mains, contre lesquelles elle appuya son front d'abord, puis ses lèvres... C'est ma faute peut-être !

— A tantôt ! fit Jacques, et ne reparlons plus d'elle.

Il partit sans ajouter une parole.

Depuis ce jour, jamais plus le nom de Marthe ne fut prononcé par lui. Elle était vraiment morte à ses yeux. Il n'avait plus de fille.

Il s'en alla, avec ses pensées, à travers la campagne.

C'était une admirable matinée de juin. On n'eût pu la choisir plus belle pour être heureux ! Les pommiers en fleurs secouaient leurs rameaux blancs et roses, d'où tombait une neige parfumée. Les premières caillies, arrivées d'Afrique, chantaient dans les blés verts, et les alouettes, s'élançant, avec leurs fusées de notes, des sautoirs et des trèfles, montaient au ciel, en chantant, dans un rayon de soleil.

Jacques mit ses travailleurs à l'ouvrage, comme il faisait chaque matin, et lui-même travailla plus qu'eux tous.

Personne n'eût pu soupçonner ce qui se passait en lui. Mais il eut beau faire, la fatigue fut impuissante à le calmer. Son cœur ne devait plus trouver un moment de repos et d'oubli.

Catherine, qui avait passé tout ce jour en tête à tête avec ses pensées, fit un effort pour imposer silence à ses propres douleurs, et quand son mari revint, par quelques bonnes paroles — elles étaient jadis toutes-puissantes sur ses lèvres — elle essaya de le consoler. Elle était de celles qui savent oublier leur douleur pour ne songer qu'au chagrin des autres.

— Jamais un mot de cela, femme ! dit Jacques en mettant un doigt sur ses lèvres, ou bien tu ne me reverras point... N'oublie pas que nous n'avons plus d'enfant !

XXVIII

Marthe, cependant, cause de tant d'amères tristesses, assise près de la Gauleuse, dans la petite cariole attelée du bidet normand, filait rapidement vers Cherbourg. La tête légèrement inclinée sur sa poitrine, les deux mains jointes sur ses genoux, elle gardait un silence farouche.

A mesure qu'elle s'éloignait de son village et de sa famille pour se jeter dans ce monde inconnu — si grand — où elle allait se perdre, comme se perd une goutte d'eau dans la vaste mer, elle sentait son cœur se serrer dans sa poitrine.

De temps en temps, elle se retournait vers la bruyère, au-dessus de laquelle s'élevait encore le clocher de la petite église; mais tout cela, peu à peu, s'éloignait dans la distance, et bientôt elle n'aperçut plus rien qui lui rappelât Vimeuse, le cher village où elle était née, où elle avait vécu, et qu'elle n'avait jamais quitté.

Une larme brillait dans ses yeux et tomba sur sa main, toute brûlante. — La dernière que ses yeux devaient verser jamais sur le passé, — avec lequel tout était fini, elle le sentait trop bien. — Elle sentait aussi qu'elle était seule, absolument seule en face de ce sombre avenir, où tout était incertitude, danger, malheur peut-être.

La Gauleuse la regardait de côté, attentivement, épiant ses pensées sur son visage. Pour elle, en ce moment terrible, une seule préoccupation l'agitait. Elle faisait une affaire, et elle voulait au moins savoir si l'affaire serait bonne.

Comme elle était peu familière avec l'art délicat des transitions, et qu'elle dédaignait les nuances, brusquement, et comme on dit, à brûle-pourpoint :

— Est-ce que vous avez beaucoup d'argent ? demanda-t-elle à la jeune fille.

— Beaucoup ? non. Un peu ? oui, répondit Marthe, sans entrer dans aucun détail précis.

— C'est que la vie coûte plus cher à la ville qu'au village ! continua Madeleine. A Vimeuse, tout se donne !